



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

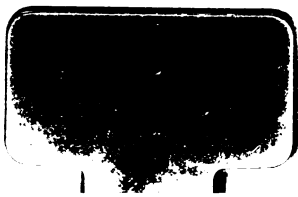
À propos du service Google Recherche de Livres

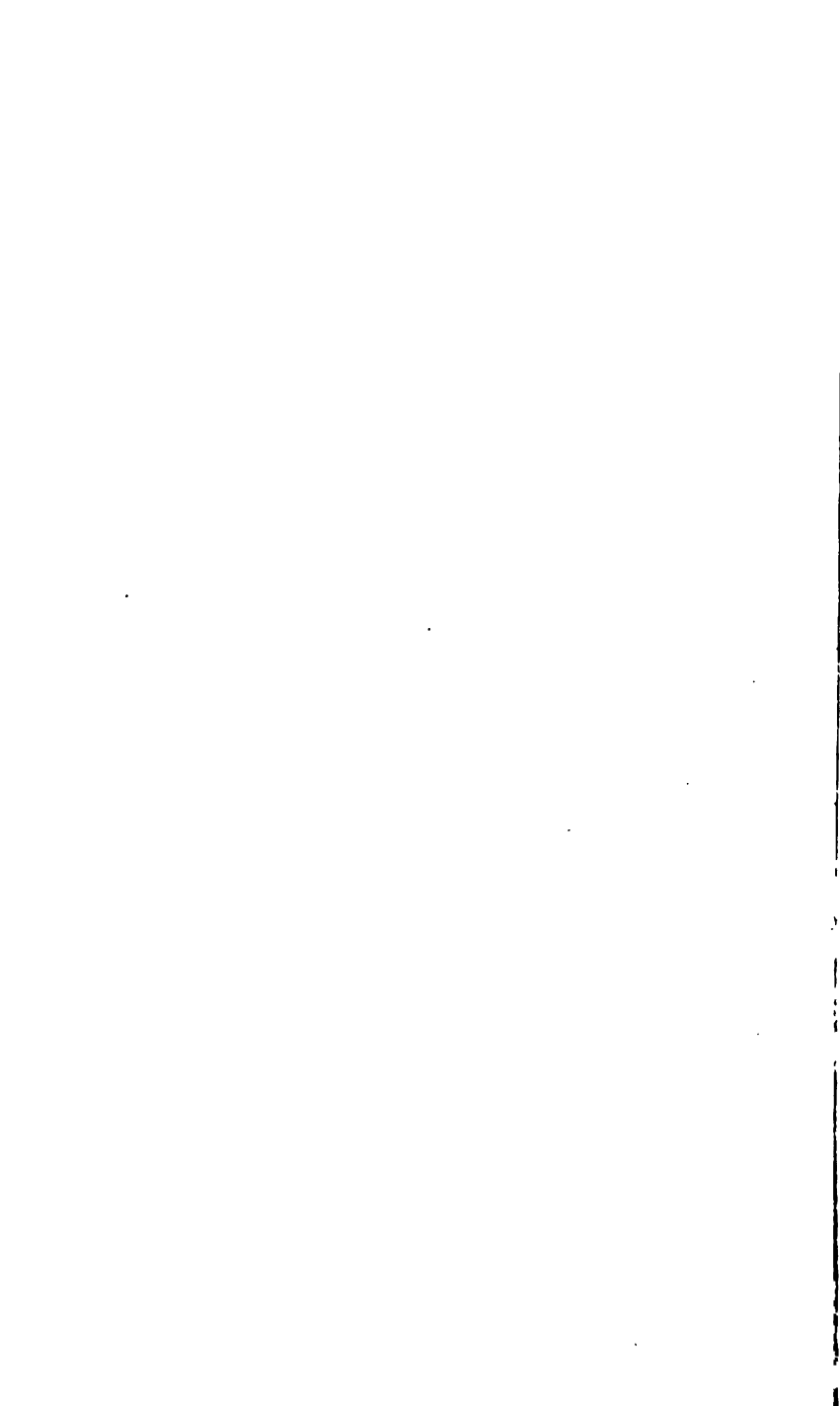
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





1871





L E
DÉSERTEUR,
D R A M E

EN PROSE ET EN CINQ ACTES,

Par M. M E R C I E R.

Mis au Théâtre, avec des Changemens,

Par M. J. P A T R A T.

Représenté, pour la première fois, à Brest, le
23 Janvier 1771,

*Et remis au Théâtre de Lyon, au mois de
Juin 1772.*



A L Y O N,

Chez C A S T A U D, Libraire, place de la
Comédie.

M. DCC. LXXI.

Vol. Fr. N. E. 173

PERSONNAGES.

Mme. LUZERE, veuve d'un Manufacturier.

MARY, fille de madame Luzere.

PRIMEL, jeune Français, conduisant
le commerce de madame Luzere.

Le Chevalier de SAINT-FRANC, Majo
décoré de la Croix de St. Louis.

VALCOURT, jeune Officier.

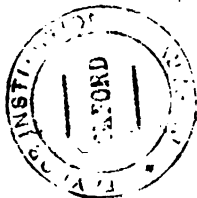
M. HOCTAU, vieux garçon.

FRIDRIC, domestique de Mad. Luzère.

Des SOLDATS.

L'action se passe dans une petite ville d'Alle
magne, frontière de France.

La Scène est chez Mad. Luzère.



LE DÉSERTEUR,

D R A M E

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle à l'allemande, avec un poële de fayence contre le mur, une porte dans le fond, seule issue de l'appartement, et du côté droit, près du poële, une petite porte de cabinet entr'ouverte.

S C E N E P R E M I È R E.

M. HOCTAU, Mad. LUZERE, sont assis près du poële à la levée du rideau.

M. HOCTAU, continuant la conversation.

ET tout cela vient fondre sur nos pailliers ! des bataillons sans fin ! infanterie, cavalerie, dragons, troupes légères, houzards, des bagages, — un train d'enfer ! Oh ! malheureux pays ! Ce déluge annonce notre ruine ; — je l'avois bien prévu. — Vous souvient-il, madame, de ce que j'ai dit il y a deux-ans, en vous lisant la gazette du 6 mars ? J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Mad. LUZERE.

Eh bien, que pouvons-nous y faire, mon cher M. Hoctau ? La marche des armées ne se règle point d'après nos avis. Payons en silence, voilà notre lot. Heureux si, par ce moyen, nous échappons aux horreurs qui nous environnent.

M. HOCTAU.

Ces troupes françaises qui sont à nos portes, ne

4 LE DÉSERTEUR,
vont-elles pas encore nous forcer à des réjouissances
publiques pour célébrer leur bonne arrivée!

Mad. LUZERE.

Mais parlons franchement : qu'a fait pour nous
cette milice avide qui se disoit nos alliés, nos dé-
fenseurs? Ils semblent n'être venus ici que pour
devancer les ennemis dans l'art du pillage : — les
français arrivent; on leur cède la place : ils ne
feront pas pis que les autres ; ils vivront seulement
à nos dépens.

M. HOCTAU.

Il est vrai que je m'attendois que nos troupes,
au lieu de s'évader, alloient — j'enrage de bon
cœur. — On n'a pas seulement tiré un coup de
fusil, et les français sont nos maîtres.

Mad. LUZERE.

J'aime mieux que les choses se soient ainsi pas-
sées, que d'avoir vu le sang ruisseler dans les rues ;
et peut-être les quatre coins de notre petite ville li-
vrés aux flammes. Puisque nous devons avoir des
troupes, autant vaut des français....

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les français,
et — je suis bon patriote. — M'entendez-vous,
madame ?

Mad. LUZERE.

Que voulez-vous dire? expliquez-vous ouver-
tement.

M. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haïssez
pas les français.

Mad. LUZERE.

Je suis bien loin de haïr aucune nation, et je ne
me cache pas d'estimer dans le français plusieurs
excellentes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir, par celui que
vous avez chez vous depuis sept ans. Il ne fait,

chaque jour, que prendre un ton plus haut dans cette ville : on diroit qu'il est déjà . . . je ne veux pas dire . . .

Mad. L U Z E R E.

Dites, dites. — Celui dont vous parlez est un jeune homme d'un mérite rare, M. Hoctau ; il est prudent, économe, intelligent, laborieux ; et, veuve comme je le suis, il m'étoit impossible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce. — Pourriez-vous lui en vouloir ?

M. H O C T A U.

Hom ! . . . Mais vous ne savez pas les bruits que l'on fait courir, — tous vos amis en sont scandalisés.

Mad. L U Z E R E, *souriant*.

Eh ! . . . quels bruits donc ?

M. H O C T A U.

On va jusqu'à oser parler du mariage de cet homme-là avec votre fille, et vous sentez . . .

Mad. L U Z E R E, *souriant*.

Oui, je sens qu'un bruit pareil peut inquiéter ; et pour le faire cesser, je veux que, dans les vingt-quatre heures, Durimel soit son époux.

M. H O C T A U, *étouffant de dépit*.

Comment ? . . . Mais . . . Comment ? . . . Son époux !

Mad. L U Z E R E, *avec ironie, la première phrase*.

C'est à cause du bruit, M. Hoctau : vous le savez, les bruits sont dangereux. — D'ailleurs, ma fille a près de dix-huit ans, Durimel en a près de trente : quels nœuds mieux assortis ! d'un autre côté, voici des officiers qui arrivent en foule ; il est important de marier les filles.

M. H O C T A U.

Non, je n'en reviens pas. — Mais oubliez-vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les français ? ne craignez-vous pas d'irriter son ombre ?

Mad. L U Z E R E, *tranquillement*.

Non, M. Hoctau ; il n'y a que les vivans qui s'irritent, et souvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

LE DÉSERTEUR,

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, madame! Vous avez aussi oublié l'espoir qu'a fait naître le refus du second époux que je m'empressai de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Mad. LUZERE, *avec ironie la première phrase.*

Il est vrai : ma fille vous doit beaucoup de reconnaissance de vous être offert pour être son beau-père. — Mais je vous ai assez fait connoître combien j'aime qu'une mère osât se sacrifier pour son enfant. Je n'avois que quelques années à attendre : elles sont écoulées. Ma fille n'aura point rougi à ma noce, et je paroîtrai avec honneur à la sienne.

M. HOCTAU.

Quoi ! mes espérances seront trompées ! moi qui ai toujours cru que jamais un autre...

Mad. LUZERE, *ironiquement.*

On ne peut pas tout savoir, M. Hoctau ; et tel qui prédit si bien, sur une gazette, les révolutions de l'Europe, lit souvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. — Mais la voici. — Si elle vous veut pour époux, je ne m'y opposerai point.

S C È N E I I.

M. HOCTAU, Mad. LUZERE, CLARY.

Mad. LUZERE.

Clary, vous venez fort à propos. On vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien M. Hoctau pour votre époux ?

CLARY, *ingénument.*

Je l'aimerai dans toute autre occasion ; mais, pour mon époux !... Oh ! non, ma chère bonne maman.

Mad. LUZERE.

Pourquoi donc ?

CLARY.

Mais vous le savez aussi bien que moi. Je vous

confie mes pensées les plus secrettes , et je vous ai avoué....

Mad. L U Z E R E.

Achievez.

C L A R Y , *avec une modeste confusion.*

Le nommer !... — Ah ! vous le connoissez bien.

M. H O C T R U.

Quoi ! mademoiselle ? un français , qui vient de je ne sais où , qui n'a rien au monde , arrivé ici par aventure... vous le préférez à moi , dont les ayeux , depuis deux cents ans , sont honorés dans cette province ; à moi , qui possède des maisons dans cette ville , où je puis aspirer à tout ! (*A madame Luzère.*) Ah ! madame , une mère prudente ne devoit pas laisser faire à une fille sans expérience , une étourderie ds cette force-là.

Mad. L U Z E R E.

Clary , c'est à vous à faire une réponse.

C L A R Y.

Elle sera bien simple. — Nos âges , nos goûts , nos sentimens , tout diffère : un bonheur mutuel ne seroit pas le fruit de nos nœuds. — Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. — Soyez généreux : mettez seulement l'amour de côté , et je vous proteste que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. H O C T A U.

Je vous ai vu haïtre , mademoiselle. — Me dédaigner ainsi ! — Moi qui vous aurois donné tout mon bien ! — me préférer un !...

Mad. L U Z E R E.

M. Hoctau...

M. H O C T A U , *furieux.*

Laissez-moi , madame , laissez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude , dureté et trahison sur la terre. — Comme tout est changé ! — que le monde est haïssable ! qu'il est perverti ! — Ah ! qu'est devenu votre défunt ? C'étoit mon ami ; c'étoit là un homme

8 LE DÉSERTEUR,

d'un sens droit , éclairé. — Hélas ! on ne voit que trop ici qu'il n'y est plus.

(*Il sort, et ne tire pas la porte après lui.*)

S C È N E I I I.

Mad. L U Z E R E , C L A R Y.

Mad. L U Z E R E.

Il m'attriste ! — Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux même qui ne respectent point la sensibilité d'autrui : il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire,

C L A R Y.

Quelle différence entre Durimel et lui ! Oh mère ! c'est vous qui faites son bonheur et le mien. Le ciel même a conduit ici ce français : il vous chérit comme moi ; vous êtes témoin de notre tendresse. — Il paroît bien sincère : — tout ce qu'il dit peint l'honnêteté, la vertu. (*D'un ton plus timide.*) Vous êtes toujours décidée en sa faveur ? — Cela me fait tant de plaisir , que j'appréhende quelquefois de vous voir changer. Ce pays - ci est plein d'envieux. . . .

Mad. L U Z E R E.

Ma chère enfant , puisque tu l'as choisi , il est à toi : je le crois digne de ton amour. En te le donnant , qu'il m'est doux de satisfaire à la fois et mon cœur et ma reconnoissance ! — Viens ici. (*Elle la fait asseoir auprès d'elle , à la place qu'occupoit M. Hoctau ; elle lui prend les mains , et lui dit affectueusement :*) Ma fille , il faut être avec ton époux , affable , complaisante ; préviens le moindre nuage qui pourroit obscurcir un seul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage ; une douceur affectueuse , voilà nos seules armes : — fuis les inégalités , évite les caprices , ils sont l'écueil de l'amour. — Sous le joug de l'hymen , des torts , d'abord insensibles et légers , composent quelquefois la matière dangereuse des discordes. — Il faut

m'ouvrir toujours ton ame , afin que mes conseils préviennent ou dissipent tout ce qui pourroit ressembler aux orages.

CLARY, *embrassant sa mère.*

Ah! vous n'aurez pas cette peine-là.

(*Pendant le couplet suivant, M. Hoctau rentre, comme un homme qui a oublié de dire quelque chose d'important : la porte qu'il a laissée ouverte, lui facilite le moyen d'entrer sans être entendu ; et voyant madame Luzère et sa fille dans l'entretien le plus animé, il se glisse dans le cabinet pour les écouter.*)

Mad. LUZÈRE.

J'en accepte l'augure , ma chère enfant ; — tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux , mais non moins sérieux. Les devoirs d'épouse vont succéder à ceux de fille : ils sont plus importants , plus étendus , plus angustes. — Elève , affermis ton courage , agrandis ton ame , dispose-la à tout événement. — J'ai promis à M. Hoctau que dans vingt-quatre heures Durimel seroit ton époux.

CLARY, *se retirant d'entre les bras de sa mère, étonnée et confuse.*

Dans vingt-quatre heures ! . . . Dieu ! . . . vous m'avez toute saisie. — Je pense . . . Oh ! c'est trop-tôt aussi.

Mad. LUZÈRE, *lui souriant amicalement.*

Pourquoi trop-tôt ? j'ai toujours pensé qu'on ne marioit que trop tard deux personnes qui s'aiment. (*Plus sérieusement.*) Cette ville est en proie à l'étranger . . . vous avez besoin d'un protecteur.

CLARY, *baisant les mains de sa mère.*

Avec quelle tendresse vous veillez sur mon bonheur !

Mad. LUZÈRE.

Le voici qui vient fort à propos. Nous allons le mettre au comble de la joie. (*D'un air riant.*) Comme il va déraisonner !

CLARY, *émue.*

Je suis toute troublée... Je ne suis... Non, — je ne puis que me sauver. (*Elle s'échappe.*)

S C È N E I V.

D U R I M E L, Mad. L U Z E R E.

Mad. L U Z E R E.

Clary! Clary! (*A Durimel qui entre.*) Retenez-la, Durimel. — Mais, bon! elle est déjà bien loin.

D U R I M E L.

On diroit que c'est ma présence qui cause sa fuite, — pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien....

Mad. L U Z E R E, *souriant.*

Point du tout. — Allez, c'est une jeune folle qui ne vous fuira pas toujours. (*Prenant un ton noble et sérieux.*) Écoutez, Durimel: il est tems de donner à votre mérite, à votre attachement à mes intérêts, à un autre sentiment que j'ai vu naître avec plaisir, tout le prix que vous en attendez, et que je puis dire qui vous est dû. (*Pendant ce couplet, Durimel laisse échapper des marques d'une douleur concentrée.*) Mais qu'avez-vous? Votre regard est sombre; inquiet; — vous souffrez intérieurement; — vous n'avez pas le visage que je voudrois vous voir pour les choses que j'ai à vous annoncer: — que signifie ce silence? Auriez-vous reçu quelques nouvelles désagréables? Auriez-vous à m'apprendre quelque retard, quelque faillite? Nos fonds auroient-ils essuyé des revers entre les mains de quelques uns de nos correspondans?

D U R I M E L.

Non, Madame; vos affaires me paroissent sûres: hier je vous remis les registres dans un ordre exact, et qui les vérifie toutes.

Mad. L U Z E R E, *avec une sorte d'inquiétude.*

Mais, à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'est-ce que cela veut dire, mon cher Duri-

mel? Avoir un air aussi triste! — et dans quel moment! — tous vos compatriotes vainqueurs et pleins d'allégresse, se répandent en foule dans tous ces cantons. On ne célèbre plus que le nom français. Tous vous rit. — Car, on a beau voyager, le cœur est toujours du côté de la patrie — et... le vôtre n'a-t-il pas un secret pressentiment de ce que je veux lui annoncer?

DURIMEL, *après avoir soupiré.*

A moi, quelque chose d'heureux! — Ah! Madame! je ne m'en flatte plus.

Mad. LUZERE, *plus inquiète.*

Vous n'êtes pas dans votre état ordinaire. — Non, ce n'est pas là vous; — je respecte vos secrets; — je vais vous confier les miens, nous verrons après si les vôtres tiendront contre. (*Elle le fait asseoir auprès d'elle.*) Durimel, ce n'est pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos sentimens honnêtes vous ont acquis mon estime et ma confiance. Vous êtes français, et vous n'avez pas cherché à séduire ma fille; je vous la donne, — demain sera le jour heureux que poursuivoit votre attente.

DURIMEL, *très-vivement.*

Ah! Madame! — de quels coups venez-vous de me frapper? et dans quel moment! — Vous êtes loin de connoître la situation de mon ame; — oui, j'adore Clary... Mais... Vous êtes sa mère, vous m'estimez; répondez-moi, Clary m'aime-t-elle? un mot va décider de mon sort.

Mad. LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, serez-vous plus sage? Car, je vous l'avouerai, je ne vous reconnois plus. — Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute confiance, le cœur de Clary est à vous.

DURIMEL, *se levant avec transport.*

Ah! je puis donc défier le destin; elle m'aime; — demain je puis être son époux, — et je la fuirais! — Non, dussai-je payer de ma tête l'instant du bonheur... Je resterai — je mourrai content.

Mad. LUZÈRE, *interdite, et se levant aussi.*

Que dites-vous? Vous avez jetté le trouble dans mon ame. (*D'un ton timide.*) Vous n'êtes pas insensé, seriez-vous malheureux?

DURIMEL.

Si je le suis! Ah!... Vous me donnez votre fille. Mais me connoissez-vous? Vous pourriez du moins soupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne pas sans sujet le lieu chéri de sa naissance. Qui sait si un seul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur? si Clary, elle-même, ne rougiroit pas? Ne me rejetteroit point....

Mad. LUZÈRE, *avec tendresse.*

Vous, mon cher Durimel! — Non, je ne puis me tromper. Si je n'ai jamais songé à vous faire rompre le silence que vous avez toujours gardé, c'est que la première impression que vous avez faite sur nos ames a répondu pour vous. J'ai respecté votre secret, sûre qu'avec vos vertus on n'a point un cœur coupable. — J'ai descendu dans le vôtre, je l'ai bien étudié: par ce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été. — Epoux de Clary, vous allez devenir mon fils, vous l'êtes déjà: — gardez maintenant votre secret, ou épanchez-le dans mon sein, vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout savoir. — J'allois vous quitter, madame. (*Ici madame Luzère témoigne la plus grande surprise.*) Si j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. (*Ils s'asseyent.*) Je suis fils d'un soldat. Elevé loin des yeux de mon père, j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser. A seize ans, dépourvu de ressources, emporté par l'exemple, j'ai pris le parti des armes, sans avoir la consolation de me trouver dans le régiment où servoit mon père; le sien passa les mers, et depuis ce tems j'ai été privé de ses nouvelles. Dans ce métier

pénible, mon courage ne fut point abattu ; mais que j'eus de fréquentes occasions de l'exercer ! J'étois tombé sous un colonel dur, inflexible : — cinq années de patience avoient ployé mon ame sous un joug de fer. — Arrive un instant fatal : — injustement molesté, je veux répondre, et me sens frapper... diffamant outrage qui fait encore rougir mon front : — un mouvement involontaire fit mouvoir mon bras pour venger, — l'instant d'après, je sentis toute l'étendue de ma faute, mais elle étoit irréparable. — On me saisit, on m'emprisonne : un hasard heureux se présente, le sort seconde ma hardiesse, j'ai le bonheur de m'échapper. — Je me trouvai, dans un même jour, poursuivi, dénoncé, déserteur, jugé à mort. — Errant, fugitif, j'arrive sur cette frontière ; le bonheur semble me sourire, en m'offrant chez vous un asyle dont je jouis en paix depuis sept ans. Mais, au moment le plus désiré, le plus beau de ma vie, la guerre amène en ces lieux le même régiment qui porte mon arrêt ; mes juges sont à votre porte, madame : une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir ; et sans vous, sans Clary, depuis trois jours j'aurois disparu.

Mad. L U Z E R E , *anéantie.*

Mon cher Durimel, un instant. — Permettez que je recueille mes sens : — ma tête est troublée. (*Après un moment de réflexion.*) Je crois que la fuite seroit plus dangereuse que le séjour de ma maison : des soldats remplissent au loin la campagne ; ce régiment ne fera que passer, et cet asyle est préférable à tout autre. — O mon Dieu ! — que m'avez-vous appris ?

D U R I M E L.

Je voudrois ne vous causer que de fausses alarmes. — J'ai entendu dire que le régiment avoit beaucoup souffert ; le tems a dû détruire plus de la moitié des chefs et des soldats : à la faveur du renouvellement, j'espère n'être pas reconnu. Daigne

Je ciel sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary ! (*Avec attendrissement.*) Que depuis quelques momens sur-tout, la vie m'est devenue chère !

Mad. LUZERE.

Ah ! mon fils ! n'envisageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner : ne mettez point le pied hors de cette maison ; évitez la vue de tout le monde ; enfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches ; demeurez-y caché.

DURIMEL.

Mais, Clary allarmée, me demandera par-tout : comment me dérober à ses yeux ? Elle soupçonnera peut-être...

Mad. LUZERE.

O Dieu !... ménagez cette ame sensible. — Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot : son effroi nous trahiroit ; il lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop paroître, vous dérober à sa vue ; épargnez lui tout sujet d'allarmes : paroissez à ses yeux, mais sans imprudence ; prenez un air assuré, et que votre maintien...

S C È N E V.

MAD. LUZERE, DURIMEL, FRIDRIC.

FRIDRIC.

Madame, le régiment est entré, et les compagnies se répandent dans chaque quartier. Voici deux billêts de logement d'officiers, qu'on vient d'envoyer.

Mad. LUZERE, *prenant les billets.*

Allez, tout de suite, leur préparer les deux chambres qui sont au bout du corridor, et que rien n'y manque. (*Fridric sort.*)

S C È N E V - I.

MAD. LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

Ah ! que vous allez trembler pour moi ! que

n'avez-vous placé votre tendresse envers un homme moins infortuné !

Mad. L U Z È R E.

Pensez-vous que je ne vous chérissais qu'heureux ? — Me feriez-vous cette injustice ? — Vos peines ne sont-elles pas les miennes ? — Allons, du courage. (*D'un ton vrai et animé.*) En vérité, mon cœur ne recèle aucun noir pressentiment, et tout ceci ne fera, dans quelques jours, que donner un nouveau degré d'intérêt aux charmes de nos entretiens.

D U R I M E L.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon âme. — Que n'ai-je le cher auteur de mes jours ! il ajouteroit à l'expression de ma reconnaissance. — Qu'est devenu ce bon père ? je l'ai par-tout redemandé en vain : — s'il vit encore, — s'il savoit que son fils... Je n'y songe jamais que je ne me sente oppressé d'un poids... (*Il porte la main sur sa poitrine, puis à ses yeux, pour essuyer quelques larmes.*)

Mad. L U Z È R E.

Mon ami, il faut sur-le-champ vous retirer dans ce cabinet, derrière le magasin ; demeurez-y invisible, calmez vos frayeurs, reposez-vous sur moi : je parlerai à Clary ; mon œil attentif veillera sur tout le reste.

(*Ce couplet se dit en remontant le théâtre, et l'on perd les acteurs de vue, comme s'ils continuoient la conversation.*)

S C È N E V I I.

M. H O C T A U, seul.

(*Il sort du cabinet, sur la pointe du pied. Il regarde si madame Luzère et Durimel sont partis. Il est dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propre pour s'esquiver.*)

Ce que je viens d'entendre est bien bon pour moi.

L'espérance renaît dans mon cœur. Oh ! pour le coup je l'emporterai sur lui, et j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.

Quint ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ST. FRANCOIS, VALCOURT.

Deux domestiques portent des porte-manteaux : Fridric fait entrer les deux officiers dans la salle de compagnie, et sort avec les domestiques pour les conduire à l'appartement destiné à leurs maîtres.

VALCOURT.

QUE nous somme fortunés ! Quoi ? nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille est un ange ! Chevalier, comme nous allons être d'accord ! — La maman est bien ton affaire ; — il me semble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler ensemble de vos jeunes années, et en rappeler les momens les plus curieux, — mais elle a encore l'air fort appétissant, au moins, — d'honneur — ce doit être pour toi une poulette de qu...

ST. FRANCOIS.

Peut-on, avec un cœur aussi noble, avoir une tête aussi légère ? — Vous ne songez qu'au plaisir de triompher des femmes, dans un pays, morbleu, où nous avons des hommes à combattre.

VALCOURT.

Eh ! nous les en battons mieux. Je sens que l'amour me transforme en héros, il m'enflâme. — En attendant le jour d'une bataille, dis-moi, étoit-il possible de mieux rencontrer ? As-tu vu un tour de visage plus joli ? Une taille mieux prise ? Un regard plus animé ? Et cette tresse adorable qui lui sert de diadème !...

diadème!... Foi de militaire, j'en suis transporté; — notre devoir est de servir la patrie et les belles; les mirthes de l'amour s'entrelacent avec souplesse aux lauriers de Mars. — Ami, je veux subjuguier cette beauté divine, et puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

ST. F R A N C.

Quel cœur! à chaque ville il est pris. Mais, Valcourt, songe que nous sommes ici dans une maison respectable.

V A L C O U R T, *légèrement.*

Aussi mon amour est-il tout-à-fait respectueux!

ST. F R A N C.

Cette fille est honnête; — elle appartient à une mère....

V A L C O U R T.

J'espère bien la lui rendre.

ST. F R A N C.

Valcourt, vous êtes jeune: mais votre amè est faite pour sentir mieux qu'une autre le repentir cruel de toutes les larmes que vous auriez fait verser.

V A L C O U R T.

Oh! tu prends tout au tragique.

ST. F R A N C.

Ah! Valcourt! que la probité embrasse d'objets!

V A L C O U R T.

Tu as une fureur de morale.

ST. F R A N C.

Eh bien, changeons de discours: — le conseil a été fort irrité de cette nouvelle désertion.

V A L C O U R T.

Vraiment, vingt-sept en trois jours, et dans la même compagnie. Qu'on vienne à présent demander la grace du premier qui sera pris.

ST. F R A N C.

Il est vrai qu'il faut un exemple, mais que l'humanité souffre à le donner! notre général, l'idole de la France, mon bienfaiteur, ce héros à qui je

dois tout, penche lui-même à la clémence. Cependant j'ai adhéré à la résolution que nous avons prise de ne plus nous intéresser pour aucun. Mais, cher Valcour, vous ne sauriez vous imaginer le frémissement que me cause ce sanglant appareil. Au seul nom de désertion, mes sens sont émus, bouleversés; — songes donc que c'est moi qui suis forcé de donner à chaque fois, le signal de mort: aucun de vous ne les approche de si près; leurs derniers regards fixent les miens, leur sang rejaillit jusques sur moi — et j'ai été simple soldat comme eux.

V A L C O U R T.

Ah! mon ami!... Etre officier! Etre officier! C'est l'honneur, le courage, l'amour du monarque, c'est la liberté même qui nous conduit à la victoire. A nous seuls devroient appartenir la gloire et le danger des combats, et le nom de déserteur seroit certainement ignoré. (*Avec beaucoup de feu.*) Il me vient une idée: trente officiers valent bien, je crois, un bataillon. Ne pourrions-nous pas, unis en braves, représenter une armée entière? Former un seul corps, audacieux, intrépide, impénétrable? ~~Aussi prompt que terrible~~, il voleroit avec la victoire, elle seroit assurée. Pas un ne reculerait d'un pouce sur le terrain, et le champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais jamais désert.

S T. F R A N C.

J'aime cette fougue guerrière, elle vous sera heureuse. Ils moissonneront des lauriers ceux qui marcheront sur vos traces: mais croyez-moi, cher Comte, tel soldat est aussi brave que son capitaine, et n'a pas les mêmes motifs pour l'être.

V A L C O U R T.

Ah! Voici notre charmante hôtesse. Allons, Chevalier, je vais porter les premiers complimens.

S C È N E I I.

ST. FRANC, VALCOURT, MAD. LUZERE,

VALCOURT, *allant au-devant d'elle.*

Le hazard, madame, arrange les évènements beaucoup mieux que nous ne ferions nous-mêmes. En vous voyant, nous lui rendons mille actions de grâces; c'est lui qui nous a conduit chez la beauté même; il sait que nous avons des yeux faits pour la connoître, et des cœurs disposés à lui rendre nos hommages.

Mad. L U Z E R E.

A ces paroles on reconnoît un Français; jamais rien que de flatteur n'échappe de sa bouche.

V A L C O U R T.

Puisque vous les connoissez, je me représente avec un plaisir délicieux, que rien ne nous manquera. — Rien, — absolument rien.

Mad. L U Z E R E, *avec grace.*

Il est bien juste, Messieurs, de vous procurer du repos, car vous n'en avez pas toujours. — L'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir, et vous pouvez vous y faire conduire.

V A L C O U R T.

Vous êtes adorable: — pourvu que notre chambre soit voisine de la vôtre, telle qu'elle sera nous la trouverons délicieuse. Nous autres militaires, nous savons nous arranger avec toute la complaisance possible: mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a, comme cela, par fois attrapé... Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur... qui ne finit point, et ils vous exilent encore tout au bout, comme un pestiféré. — Je suis doux, doux... comme un mouton, pourvu qu'on me flatte, mais fier, implacable, si l'on me fâche. Nous vivrons ensemble bons amis, je l'espère, et pour cimenter amicalement notre charmante union, permettez, chère maman que je vous embrasse.

B a

Mad. LUZERE, *du ton de la plaisanterie.*

Oh! nous pouvons être fort bons amis sans cela.

V A L C O U R T.

Eh! mais, où est donc cette charmante enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la physionomie angélique. . . Pourquoi n'est-elle pas à vos côtés? D'où vient que l'amour fuit sa mère? — Serait-ce par vos ordres? Cela crierait vengeance. Tenez, le major me disoit tout à l'heure mille choses passionnées pour elle. — N'allez pas la lui cacher. Il est véhément, et dans son courroux tout seroit perdu.

S T. F R A N C.

Il extravague. — Allez, Madame, ce ne sont que des paroles, et sur ma parole d'honneur, vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Mad. LUZERE.

Je n'en attends, sûrement, rien que d'honnête, monsieur le chevalier. — Non, je ne vous cacheraï pas ma fille; elle est élevée de façon à la laisser paroître en toute sûreté. (*Elle appelle.*) Fridric. (*Le valet entre.*) Dites à Clary que je la demande. (*A St. Franc, quand Fridric est sorti.*) Vous ne savez pas, Monsieur, qu'elle est pour ainsi dire mariée: le jour de demain lui donne un époux.

V A L C O U R T.

Vous la mariez, cette aimable enfant, si promptement? mais, vraiment, voilà un tour perfide. — Ah! chère maman, de grace, point de précipitation, — croyez-moi, il sera tems de la marier quand nous serons partis.

S T. F R A N C.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureuse. Sans doute vous lui trouvez un bon parti?

Mad. LUZERE.

On ne sauroit meilleur.

S T. F R A N C.

Eh bien, concluez au plus vite.

V A L C O U R T.

Mais c'est vous, maman, qui faites ce mariage!... Elle n'aime pas le futur prodigieusement, je gage, — n'est-il pas vrai? elle ne l'aime pas?

Mad. L U Z E R E.

Pardonnez-moi, beaucoup.

V A L C O U R T.

Eh non, non, je vous dis. — Elle s'imagine qu'elle l'aime; — elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, en tout pays, est une chose commode: mais c'est bien loin, par exemple, de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi. — C'étoit un transport!... un affolement!...

Mad. L U Z E R E.

Dont elles ont été bien récompensées, je crois.

S C E N E I I I.

ST. FRANC, VALCOURT, MAD. LUZERE,
CLARY.

Clary fait une révérence profonde, et va se ranger, les yeux baissés, à côté de sa mère.

V A L C O U R T, *courant à elle.*

La voici, la voici... Celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs et vainqueurs. Quelle florissante jeunesse! quel éclat! — Eh bien, Major? — elle me paroît encore embellie. C'est ma présence. — Vois, qu'elle est aimable! la rougeur monte sur son front... et cette belle main, si douce, (*Il veut lui baiser la main.*) Il faut qu'elle connoisse tout le feu de mon cœur.

CLARY, *retirant sa main avec dignité, mais froidement.*

Monsieur, réservez pour d'autres... Je vous prie..

Mad. L U Z E R E.

Monsieur, un peu de retenue.

ST. F R A N C.

Mon ami, songes que tu représentes la nation, et que tu la calomnierais chez l'étranger. Tu dois...

VALCOURT.

L'adorer. — Vénus et l'amour même, n'ont jamais été si séduisants. Les doux rayons qui partent de ses yeux, que je juge tendres à travers leur fierté, subjugueroient dignement le plus brave officier de l'armée : lui... ou moi. — On vous destine un mari. Quel homme est-ce ? Un bourgeois, sans doute ? Un Allemand ? Un Allemand ! Je serois presque jaloux, si je n'étois pas ce que je suis.

ST. FRANC.

Quel verbiage ! Eh, mon ami, viens, et laissons cette honnête famille. — C'est assez déraisonner.

VALCOURT.

Que tu es fâcheux !

ST. FRANC, *voulant l'emmenner.*

Viens, te dis-je : le tems est cher.

VALCOURT.

Eh ! vraiment oui : je puis être tué demain, le tems est cher. Un militaire ne doit pas soupirer comme un bourgeois.

ST. FRANC.

Valcourt, tu me suivras, ou parbleu, je me fâcherai. (*Il l'entraîne.*)

VALCOURT, *cédant à St. Franc.*

Adieu donc, la belle, on m'enlève.

SCÈNE IV.

MAD. LUZERE, CLARY,

Mad. LUZERE.

Quel étourdi !

CLARY.

Le viel officier m'a paru un bien digne homme.

SCÈNE V.

MAD. LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part, en entrant.*

Ils sont rentrés ; voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin.

Mad. L U Z E R E, *bas à Durimel.*

Vous, Durimel ! Imprudent ! — Allez... retirez-vous.

C L A R Y.

Que voulez-vous dire, maman ?

Mad. L U Z E R E, *avec contrainte.*

Rien, ma fille.

C L A R Y, *un peu inquiète.*

Mais vous aviez quelque chose à dire, que vous avez retenu tout de suite. (*à Durimel.*) Et vous aussi.... Vous êtes troublé. — Je ne suis pas tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces officiers, vos — compatriotes ? Pourquoi vous tenir enfermé ? Nous ne sommes que des femmes, vous êtes un homme, vous, vous les auriez contenus.

D U R I M E L, *vivement.*

Contenus !... Est-ce qu'ils auroient ?... (*Se modérant.*) (J'aurois bien voulu vous obéir, chère Clary, mais....

Mad. L U Z E R E.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce sujet. Laisse agir Durimel, laisse-le à lui-même : ne te mêle de rien, je t'en prie. Tu sais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être assurée.

C L A R Y.

Voilà qui est fait, — je respecterai en tout vos volontés.

Mad. L U Z E R E, *les prenant par la main.*

Embrassez-vous, mes chers enfans : embrassez-moi, — que toutes les heures de votre vie vous payent un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds, méritez les faveurs du ciel, offrez-mi deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ses bienfaits.

D U R I M E L, *avec passion.*

Ah ! Clary !

Mad. L U Z E R E, *prenant la main de sa fille et la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

24 LE DÉSERTEUR,

CLARY, *avec tendresse.*

Et moi aussi. . . avec ce cœur.

DURIMEL, *un peu triste.*

Puissiez-vous assurer votre bonheur en faisant le mien ! — quelque soit mon destin, vous vivrez dans ce cœur, jusqu'au dernier instant de ma vie.

CLARY, *le regardant douloureusement.*

Ah ! Durimel ! de quel ton me parlez-vous de vos derniers momens ? Est-ce en ce jour que vous devez m'offrir cette image funeste ?

Durimel la regarde tristement, et ensuite colle ses lèvres sur sa main, dans un silence touchant.

S C E N E V I.

~~CLARY, DURIMEL,~~
LUZERE, CLARY, DURIMEL,
VALCOURT.

VALCOURT, *les surprenant.*

Pas mal, — pas mal, pour un Allemand. En vérité, Je ne l'aurois jamais cru.

Mad. LUZERE.

Oh ! ciel, protège-le.

VALCOURT.

Mais, Madame, c'est donc pour me jouer qu'on me relègue aux antipodes, là-bas au bout du monde. Ah !... Vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, et vous me traitez aussi cruellement ! c'est mal. — Voilà donc monsieur l'épouseur... Mais il n'a pas l'air si germanique ; il n'est pas trop mal tourné : je commence même à le croire dangereux. — Sérieusement, voudrais-tu te rendre mon rival ? tu n'y gagnerois rien : va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Mad. LUZERE.

Vous m'étonnez, Monsieur ; — j'avois cru qu'un Français ne savoit dire que des choses honnêtes ; — de grace, laissez-nous ; vous avez votre appartement, c'est pour vous y reposer.

V A L C O U R T.

C'est dans le cœur de cette aimable enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite ; nous ne prendrons plus désormais d'autre asile, et nous y logerons malgré vous, sévère maman. (*à Clary.*) Incomparable, vous voyez un homme idolâtre de vos attraits ; et si j'avais une couronne, ce seroit pour en orner ce front charmant. . . .

(*Il veut lui dérober un baiser, Clary se retire entre sa mère et Durimel.*)

Mad. L U Z E R E.

Monsieur, vous vous oubliez. . . .

V A L C O U R T, *à Durimel qui le fixe.*

Que fais-tu là avec tes deux gros yeux fixés sur moi.

D U R I M E L, *froidement.*

Ne me faites pas répondre.

V A L C O U R T.

Mais serois-tu impertinent, monsieur le futur.

Mad. L U Z E R E.

Durimel, retirez-vous, sortez.

D U R I M E L.

Etre forcé de se taire !

V A L C O U R T.

Mais c'est un des nôtres, je pense ; serois-tu Français ?

Mad. L U Z E R E.

Clary, emmenez-le.

D U R I M E L, *entraîné par Clary.*

Mon sang bouillonne.

V A L C O U R T, *voulant retenir Clary.*

Ah ! fugitive ! vous croyez m'échapper, mais. . .

Mad. L U Z E R E, *l'arrêtant avec force.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi.
Quels sont ici vos droits ?

(*Clary et Durimel sortent.*)

26 L E D É S E R T E U R ;
S C E N E V I I .

MAD. LUZERE, VALCOURT.

V A L C O U R T .

Mais, madame, dites-moi, est-ce que nous faisons la petite guerre ensemble ? Vous êtes forte au moins.

Mad. LUZERE, *indignée.*

Allez, monsieur, vous devriez rougir ; et si tous les Français vous ressembloient, nous mettrions au rang des plus tristes malheurs de la guerre, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos asiles.

S C E N E V I I I .

V A L C O U R T , *seul.*

Elle a raison : j'ai poussé trop loin la plaisanterie ; — elle va porter ses plaintes au major, et je vais entendre un sermon !... Il me l'avoit bien dit, cette famille est honnête. — Allons le trouver, soyons le premier à lui raconter mon équipée. Qu'il ramène la tranquillité dans cette maison, en assurant ces braves gens que le goût du plaisir n'a jamais étouffé dans mon cœur, les semences de l'honneur et de la vertu.

Fin du second Acte.

ACT É I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

MAD. LUZERE, ST. FRANCOIS.

S T . F R A N C .

J E vous demande mille pardons, madame : c'est un étourdi dont le cœur n'est pas méchant ; mais tout nouvellement échappé de la cour, il outre la folie française : il se croit tout permis ici. Cependant, comme je lui connois des sentimens d'honneur, de

la raison, par intervalles, j'ose vous promettre pour lui qu'à l'avenir. . . .

Mad. L U Z E R E , *le faisant asseoir.*

N'en parlons plus, monsieur le chevalier ; s'il nous a causé quelques désagrémens, votre honnêteté sait réparer ses fautes. Si tous les militaires vous ressembloient, on endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

ST. F R A N C.

Ne vous y trompez pas, madame : nous pensons tous que c'est bien assez d'obéir à la nécessité terrible qui nous ordonne, dans les batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature et de la pitié. Pour moi, dans les intervalles de ces sanglantes calamités, je me sens un besoin de paix, mon ame soupire après quelque action généreuse ; je tâche en soulageant l'humanité souffrante, de réparer les maux dont j'ai été le fatal instrument. Eh ! comment le triste spectacle de la guerre, en offrant des scènes si douloureuses, ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre et plus sensible ?

Mad. L U Z E R E.

Avec des sentimens aussi nobles, que vous avez du essuyer de larmes amères ! — Mais vous êtes heureux sans doute, car on l'est dès qu'on se plaît à faire le bien.

ST. F R A N C.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune me fit prendre les armes, l'habitude m'en fait un devoir ; le ciel m'a favorisé dans les combats, — je ne saurois cependant dire avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le soit en s'élevant au dessus de son sort.

Mad. L U Z E R E.

Cependant la place que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés : il me semble qu'un officier tel que vous, dans plus d'une occasion, joue un rôle distingué.

ST. FRANC.

Il est vrai, madame, que cette place peut récompenser un vieux militaire de ses longs services. De simple soldat, je suis parvenu au grade d'officier : incorporé depuis cinq ans dans un autre régiment que celui où je fis l'apprentissage de la guerre ; resté presque seul de tant d'hommes tués à mes côtés, j'ai remporté des drapeaux qui m'ont fait des envieux. — Notre général, le grand Maurice, que vous verrez peut-être demain, car il n'est qu'à quelques lieues d'ici, m'a donné la place que j'occupe. Mon colonel qui s'y opposoit, me hait, et sa haine veille et saisit le moindre prétexte pour éclater. Valcourt, dont l'esprit est si léger, est bien plus juste que son père ; son cœur est droit, son ame est noble, il s'est montré dans tous les tems mon défenseur. Je lui dois beaucoup. — Mais son père qui cherche à m'humilier, me rappelle sans cesse mon obscure origine ; et il oublie les cicatrices dont ce sein est couvert.

Mad. LUZERE.

Il est bien dur d'être forcé de vivre avec son ennemi : je vous plains.

ST. FRANC.

Ah ! madame, ce n'est pas le chagrin qui dévore mon cœur ; — que de peines plus secrettes me consomment ! elles sont réelles ; elles ne sont point nées de l'ambition, elles sont filles de la nature. — Mais pardon, j'oublois que je ne vous entretiens que de moi, — ce n'est pas en votre présence que je dois gémir ! Est-ce à moi de troubler la sérénité de votre ame ! — Vous me semblez heureuse ; — vous êtes mère d'un enfant qui doit combler votre félicité ; vous touchez au moment le plus beau de la vie, et pour elle et pour vous ; — elle est belle, elle paroît si douce !... Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde madame, de vous tromper au choix de son époux. Qu'il seroit cruel de lui voir contracter un lien funeste qui feroit le malheur de sa vie.

Mad. L U Z E R E.

Heureusement que le jeune homme à qui je la donne, réunit les plus excellentes qualités. S'il ne lui apporte pas les mêmes biens qui composent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il possède.

ST. F R A N C.

Ses mœurs vous sont donc bien connues ?

Mad. L U Z E R E.

Depuis sept ans, elles ne se sont point démenties.

ST. F R A N C.

Il vous aime, il vous respecte ?

Mad. L U Z E R E.

Comme si j'étois sa mère.

ST. F R A N C.

Il mérite d'être heureux : jouissez de votre bonheur.

Mad. L U Z E R E.

Ah ! monsieur, l'apparence du bonheur est souvent trompeuse. — Chacun a ses peines, et plus elles sont renfermées, plus nous les sentons vivement.

ST. F R A N C.

Comment, madame ?

Mad. L U Z E R E.

On a souvent de certains intérêts de ne pas tout dire, — n'est-il pas vrai qu'il faut se connoître avant de risquer une confiance qu'on voudroit hazarder ? — Vous vous attendrissez ?

ST. F R A N C.

Je sens ce que vous dites, madame : mon ame, comme la vôtre a besoin de s'ouvrir, et je vais vous donner l'exemple. — Vous êtes mère, votre cœur doit répondre au mien. (*après une pause.*) Mes camarades ignorent tous la cause d'une mélancolie profonde qu'ils me reprochent chaque jour. — Oui, je suis à plaindre, je ne jouis ni des honneurs ni des plaisirs attachés à mon rang. — J'eus un fils que j'aimois, au moment de sa nais-

sance, je n'avois que des larmes à répandre sur lui. Aujourd'hui que la fortune m'a souri, que je puis lui faire un sort heureux, j'ignore ce qu'il est devenu. — Son souvenir me poursuit sans cesse. — Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des armes, il porta le même uniforme du soldat que je commande aujourd'hui. Aussi, dans chacun d'eux, je crois voir et reconnoître mon enfant; tous me sont chers; — peut-être vit-il encore; mais je l'ai perdu, madame, d'une façon à presque désirer de ne le trouver jamais.

Mad. LUZERE, *extrêmement émue.*

Vous vous intéressez à la cause de tous les soldats infortunés !

ST. FRANC.

Si je m'y intéresse ! . . . Mon fils est du nombre.

Mad. LUZERE, *avec la plus grande véhémence.*

Ah ! monsieur ! écoutez-moi : vous l'avez dit, je suis mère. C'est le ciel qui vous a conduit ici pour rassurer mon cœur ; il brûle à son tour de s'expliquer, — la confiance a ses périls, je le sais, mais celle que vous inspirez ne peut être dangereuse ; — je vais vous livrer le secret de ma vie.

ST. FRANC.

Tout nous réunit, candeur, franchise. Faut-il attester l'honneur.

Mad. LUZERE.

Non. — Votre physionomie annonce la candeur de votre ame. (*à demi-voix.*) Guidez-moi, instruisez-moi. — Depuis votre arrivée je n'existe plus. — Sachez que ce même jeune homme qui doit épouser ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas suspendu sur sa tête ; — je vous confie sa destinée, sa malheureuse destinée. . . .

ST. FRANC, *très-bas.*

Achevez.

Mad. LUZERE, *du même ton.*

Hélas ! sauvez-le, il est. . . .

S C E N E I I.

ST. FRANC, MAD. LUZERE, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O ciel! ... ciel! — monsieur le chevalier, à son secours: — ô ma mère! (*Elle tombe.*)

Mad. LUZERE, *la relevant.*

Qu'est-il arrivé?

ST. FRANC.

Expliquez-vous, parlez. Calmez-vous.

CLARY.

Des gardes emmenent Durimel.

Mad. LUZERE.

O Dieu!

CLARY.

Ils sont entrés, ils se sont emparés de lui, ils le conduisent à travers tout un peuple, — j'ai vainement couru... Durimel se laissoit entraîner sans élever aucun cri, aucun gémissement, — comme s'il étoit coupable.

Mad. LUZERE, *aux pieds de St. Franc.*

Ah! monsieur! — Courez... Faites qu'on le délivre. Votre autorité dans le régiment doit avoir un crédit sûr; embrassez sa cause. — Si vous saviez!...

ST. FRANC.

Je prendrai sa défense, je vous le promets. Mais, de grace, achevez un aveu...

Mad. LUZERE.

Ah! — (*à sa fille.*) Ma fille! Hélas! je frémis! — éloigne-toi, ma chère fille, laisse-nous un moment; — éloigne-toi, — écoute une mère...

CLARY.

Vous vous cachez encore de moi!... Ah! si cela continue, il faudra que je meure. (*Elle sort, pénétrée de la plus vive inquiétude.*)

32 LE DÉSERTEUR,
SCÈNE III.

ST. FRANC, MAD. LUZERE.

Mad. LUZERE.

Je m'abandonne à vous, écoutez si j'ai lieu de frémir. (à elle-même.) Comment a-t-on pu découvrir son azile? (à St. Franc.) Ce jeune homme pour qui je vous implore est déserteur de votre régiment.

ST. FRANC.

Seroit-il possible?

Mad. LUZERE.

Il est perdu si....

ST. FRANC.

Vous m'avez percé le cœur.

Mad. LUZERE.

Puis-je compter sur vous?

ST. FRANC.

Ah! vous ne savez pas ce qui se passe dans mon ame. — Ah! madame! ce cœur est plus déchiré que le vôtre.

Mad. LUZERE.

C'est l'humanité qui vous parle en sa faveur.

ST. FRANC.

Oui, sans doute: mais.... ne vous y trompez pas, il s'y joint un sentiment plus vif. — Il n'est plus tems de vous le taire, mon fils est déserteur aussi.

Mad. LUZERE.

Que m'apprenez-vous? — Quel pressentiment vient me saisir! Durimel est fils d'un soldat. Le Languedoc est sa patrie.

ST. FRANC.

Le Languedoc! — Ah! Dieu! je vais... je vole à lui. (Il sort précipitamment.)

SCÈNE

S C E N E I V.

MAD. LUZERE, CLARY, *qui entre lorsque St. Franc sort.*

Mad. LUZERE.

O mon Dieu ! donnez-moi du courage.

CLARY.

Ah ! ma mère ! ... Tout mon corps frissonne. Je pleure malgré moi.

Mad. LUZERE.

Rassurez-vous.

CLARY.

Que je me rassure ! Et vous êtes aussi pâle, aussi tremblante que moi.

Mad. LUZERE.

Cruelle fille ! — laissez-moi respirer : c'est vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais, dites-moi, d'où vient qu'on l'arrête ? Que signifioient ces mots entrecoupés, ces soupirs, cette tristesse profonde qui perçoit à travers les expressions de son amour ? — Il n'étoit plus le même. . . . Croyez-vous en avoir imposé à mon cœur ? — Ce vieux chevalier qui vous quitte, je l'ai vu sortir le visage altéré.

Mad. LUZERE.

Il a ses peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce silence cruel.

Mad. LUZERE.

Je vous le répète, Clary, votre imagination ; prompte à se forger des maux, fera le supplice de votre vie.

CLARY.

Hélas ! vous voulez que je sois tranquille, et vous dissimulez avec moi ! — Ne suis-je plus votre Clary ? Ah ! ma mère ! est-ce ainsi que notre hymen se célèbre ?

Mad. LUZERE.

Ton hymen !

C

MAD. LUZERE, CLARY, HOCTAU.

M. HOCTAU.

Voilà donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire sauter en l'air, n'est plus à son aise à présent. — C'est très-fâcheux pour vous, Mesdames: mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal? Vous n'avez pas voulu écouter mes conseils; il n'est plus tems. Voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Mad. LUZERE.

Sortez, monsieur, laissez-nous libres; nous ne sommes pas en état de vous entendre,

M. HOCTAU.

Vous savez donc la fin de l'histoire? je me suis trouvé là, moi: à peine conduit à la première garde, un vieux sergent l'a reconnu d'abord.

Mad. LUZERE, à part.

Malheureuse! (*A Clary.*) Viens, ma fille, viens, ma chère Clary; fuyons cet homme dur qui vient jouir du plaisir de nous affliger.

CLARY.

Non: le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce qu'il pourra m'apprendre.

Mad. LUZERE.

Eh bien! mon enfant, arme-toi de courage. — Ton amant infortuné. . .

CLARY.

Eh bien? . . .

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'est un déserteur?

CLARY, tombant dans les bras de sa mère.

Déserteur!

M. HOCTAU.

C'est ce jeune officier qui l'a décelé. Le conseil de guerre s'assemble; son procès est tout fait, dit-on, pour demain à la garde montante.

Mad. L U Z E R E.

Sortez de ma présence, homme méchant et vindicatif, et n'y reparaissez jamais. Sortez, vous-dites, et laissez-nous au malheur qui nous opprime.

(*Monsieur Hoctau sort.*)

S C E N E V I.

MAD. LUZERE, CLARY,

CLARY.

Le voilà donc révélé ce terrible secret ! Quoi ! Durimel est arrêté comme déserteur ? Il est au milieu des soldats ! — Il peut-être condamné. — Juges cruels, mes larmes ne pourront-elles vous fléchir ? Ah ! courons le sauver ou mourir.

Mad. L U Z E R E.

Arrête, ma chère Clary, recueillons nos forces ; commande-toi un instant — j'attens le vieux Chevalier, — ma fille. . . Au nom de l'amour que j'ai pour toi, élève ton ame, et apprends à supporter les malheurs de la vie.

CLARY, *en pleurs.*

Je touchois au bonheur.

Mad. L U Z E R E.

C'est ainsi qu'il se joue des mortels.

CLARY, *continuant de pleurer.*

Durimel ! Durimel ! — Quelles sont à présent tes pensées ? — Je sens que ton cœur m'appelle, — comme tout est désert et lugubre autour de moi ! Ah ! quel désespoir affreux m'attend.

Mad. L U Z E R E, *appercevant Valcourt.*

Que vois-je ! Ah ! fuyons.

S C È N E V I I.

MAD. LUZERE, CLARY, VALCOURT.

V A L C O U R T.

Un moment, madame : vous voyez. . .

Mad. LUZERE.

Un monstre, et nous maudissons l'heure où vous avez paru dans cette maison.

CLARY.

Quoi! vous avez été assez lâche, assez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez dû protéger? Et vous osez encore....

V. A L C O U R T, avec feu.

Moi, délateur! — Ecoutez-moi de grace; mon cœur ne vous est pas connu, vous m'avez mal jugé; — j'ai peut-être pu y donner lieu par des légèretés indiscrettes; mais dans une pareille affaire, toute frivolité cesse. — J'en jure par l'honneur, non jamais mon cœur ne s'est senti si vivement touché que lorsque je l'ai reconnu. J'en ai pleuré de pitié.

Mad. LUZERE.

Ce n'est pas vous qui l'avez fait arrêter?

V. A L C O U R T, noblement la première phrase, et avec feu tout le reste du couplet.

Cessez une imputation odieuse; je rougirois de la combattre. — Que la grace de tous ces infortunés n'est-elle en mon pouvoir; aucun ne périroit. — Mais, ne désespérez pas, le colonel sous lequel il a servi est mon père; je vole à ses pieds, je les embrasse, je presse, je sollicite sa grace, je l'obtiens. — Plus de repos, plus de tranquillité pour mon cœur que votre amant ne soit libre, et que vous ne soyez unis. C'est en vous le rendant que je me vengerai de vos soupçons. — Vous verrez que la légèreté d'un Français n'est pas incompatible avec la sensibilité, et que l'étourderie n'exclut pas les vertus. Adieu, les momens sont chers, et je cours les employer. (Il sort sans écouter Madame Luzère.)

Mad. LUZERE.

Ah! monsieur, pardonnez....

S C È N E V I I I.

MAD. L U Z E R E , C L A R Y .

C L A R Y .

Oserons - nous espérer ? Dites - moi , l'oserons - nous ?

Mad. L U Z E R E .

Oui , ma chère fille ; nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des officiers sauve tous ceux qu'il peut sauver. — Penses-tu qu'on ordonne de sang-froid la mort d'un homme ?

C L A R Y .

Ah ! ma mère ! on pleure... et on condamne. — Mais pourquoi ne courons-nous pas à Durimel ? Il a besoin de nous.

Mad. L U Z E R E .


Allons au devant du vieux chevalier ; tu connoîtras son ame. — Tes pas chancelent ! ...

C L A R Y .

Je me trouve foible ; j'éprouve un serrement de cœur... inexprimable.

Mad. L U Z E R E .

Viens , ma chère enfant , appuye - toi sur mon sein.

*Fin du troisième Acte.*A C T E  V

S C È N E P R E M I È R E .

ST. F R A N C , V A L C O U R T .

ST. F R A N C .

L A I S S E - M O I , mon ami , laisse-moi.

V A L C O U R T .

Que je te laisse ? non je ne te quitte pas. — Comme dans un instant tous tes traits sont changés ! —

Je t'ai vu sortir de la salle du conseil, pâle et la mort dans les yeux ; quelle impression profonde et terrible ce malheureux a fait sur ton ame ! — Tu sais tout ce que j'ai tenté. — Tu voudrais parler et tu te tais. — Ne suis-je plus ton ami ? — Ah ! la pitié qui te parle en sa faveur est sans doute respectable, mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux sauver.

ST. F R A N C.

Valcourt, ton amitié me fut toujours utile et chère ; ayès pitié du plus malheureux des hommes. — J'adopte tous les infortunés, mais celui-ci... hélas ! je ne l'ai vu que trop tard : — vas trouver ton père ; tu sais que ma voix l'endurcirait au lieu de le fléchir. — Tâches d'obtenir un délai. — Notre général n'est pas éloigné... peut-être... Ah !... je serois le plus heureux des.... va, et laisse-moi.

V A L C O U R T.

Je te laisse pour servir ta générosité, que je dois imiter. — Mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi, digne et respectable ami.

ST. F R A N C.

Oui, mon cher Valcourt, je serai plus calme.

(*Valcourt embrasse St. Franc et sort.*)

S C E N E I I.

St. F R A N C, *seul.*

Impénétrable providence ! tu veux rendre la fin de ma carrière triste et funeste. — Hélas ! il devoit faire la consolation de ma vieillesse. — Ah ! quand ma main guidoit ses premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort — je l'ai vu languissant au berceau ; j'ai vu la trame de ses jours prête à se rompre : il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point jusqu'à l'ame, où, loin des horreurs du trépas, l'enfant meurt comme il s'endort, mes vœux ardents ont fatigué le ciel : je l'implorois pour qu'il pro-

longeât sa vie; — je ne savois pas alors ce que je demandois. — Ah! coulez mes larmes, coulez.

S C E N E I I I.

ST. FRANC, MAD. LUZERE.

ST. FRANC.

Epargnez-moi, madame, épargnez-moi; je l'ai vu... je l'ai reconnu. — Oui, c'est mon fils.

Mad. LUZERE.

Durimel! votre fils!

ST. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'est que trop vrai: je redoutois le coup, il n'a pas manqué. C'est contre moi que s'épuisent tous les traits du malheur. Je m'efforcerai à monter mon ame à un degré aussi haut que celui de mes infortunes. — Dans un moment je vais connoître ce qu'est mon fils, si son cœur est grand, il saura mourir. — Le reste sera bien aisé; je n'aurai plus qu'à le suivre.

Mad. LUZERE.

— Mais vous êtes un de ses juges, il est votre fils: ne peut-on, en faveur de ce titre et des services que vous avez rendu à la patrie...

ST. FRANC.

— La loi est inflexible et ne connoît personne.

Mad. LUZERE.

Quoi! votre sang prodigué...

ST. FRANC.

Je vous l'ai dit, madame, le colonel est mon ennemi, il est inexorable. Si je disois un mot, je ne ferois que hâter la mort de mon fils. — Ce matin même, il a osé m'accuser en plein conseil, de trop d'indulgence pour les déserteurs, et j'ai porté la parole terrible de n'embrasser la cause d'aucun. — Je ne savois pas qu'elle dût retomber sur la tête qui m'est la plus chère.

Mad. LUZERE.

Que tardez-vous? Allez trouver les anciens com-

pagnons de vos exploits ; écriez-vous devant eux :
 » C'est mon fils que vous allez mettre à mort. »
 Alors leurs cœurs attendris...

ST. FRANÇOIS.

Je ne le sauverois pas. Sa mort est signée depuis sept ans, et l'arrêt est irrévocable. J'ai vu presque toutes les voix passer à la condamnation. — Ah ! si sa grace étoit possible, pensez-vous que je balancerai un instant ? — Si j'obtenois un délai, peut-être... mais non : dans ces momens terribles, accompagner ses pas, m'attacher à lui, est la seule consolation qui me reste.

Mad. LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à sa vue ! et ses regards ne se sont point fixés sur un père !...

ST. FRANÇOIS.

Il n'étoit pas remis. — Dans mon malheur, j'ai pourtant goûté quelque joie, mon cœur a été satisfait de son courage ; j'ai reconnu mon sang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue ; il ne s'est point humilié devant ses juges pour mendier sa vie. Il a répondu aux interrogations sans fierté comme sans faiblesse ; tranquille et poussant quelques soupirs par intervalles. — Mes yeux, que je détournois, retomboient sans cesse sur les siens : Cependant j'ai conservé toute ma fermeté, et j'ai la constance de disputer pour lui un trépas qui ne fut point infamant.

Mad. LUZERE.

Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature ?

ST. FRANÇOIS.

Il faudroit être moi pour le savoir ; mais cet effort étoit indispensable. — L'unique soulagement à mes maux, c'est d'avoir obtenu une faveur que je n'ai demandé qu'en tremblant, et qui m'est bien précieuse : c'est que votre logis lui serve de prison jusqu'à un moment où son arrêt doit être exécuté, j'ai

répondu de sa personne. — Il n'y a que vous, madame, qui sachiez un secret que je voudrais encore renfermer dans mon sein ; et vous l'eussiez toujours ignoré sans le bien que vous m'avez dit de lui ; j'aurois fait plus : si j'eusse trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit jamais connu ; mais ce cœur paternel vole au-devant de lui, il me tarde de l'embrasser, de l'inonder de mes larmes, de le presser contre mon cœur.

Mad. L U Z È R E.

Dieu ! Je le reverrai !

ST. F R A N C.

Je meurs d'impatience et je frémis du moment. — Madame, j'aurai besoin d'être seul avec lui. Je crois entendre....

Mad. L U Z È R E.

Ses regards vont me chercher, et ne me trouvant pas....

ST. F R A N C.

Laissez-moi, je suis jaloux de posséder ses derniers momens, il me les doit. (*Madame Luzère sort.*)

S C È N E I V.

ST. F R A N C, *seul.*

Je ne me trompe pas, on vient. — O mon Dieu ! laisse-moi vivre encore une heure, et je t'abandonne le reste de ma vie. — Ciel ! le voici.

S C È N E V.

ST. F R A N C, DURIMEL, SOLDATS.

D U R I M E L, *au milieu des soldats.*

Ah ! Clary, où es-tu ?

(*St. Franc fait signe aux soldats de se retirer : ils sont censés rester à la porte de la maison.*)

D U R I M E L, *allant à St. Franc.*

Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux... qui me sont si chers : — à ce bienfait daignez en ajouter un autre : — de tous

mes juges, vous m'avez paru le plus attendri sur mes malheurs ; . . . ils sont grands. — Vous me voyez pleurer ; mais ce n'est pas sur moi que je répands des larmes. (*A part.*) O mon père ! mon père ! que vas-tu devenir, si jamais la fin de ma triste destinée parvient jusqu'à toi ? (*Il tire une lettre de son sein.*) Puisse cette lettre te consoler, en t'apprenant que je n'ai jamais oublié tes leçons, et que, jusqu'au dernier soupir, j'ai toujours eu devant les yeux, Dieu, la vertu et l'honneur. (*à St. Franc.*) Monsieur, il n'y a que le nom et la compagnie qui pourront vous aider à la faire parvenir à son adresse. Mon père est un soldat, dont le régiment a passé les mers ; ce régiment ayant beaucoup souffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches, je mourrai content si vous me le promettez.

ST. FRANC, *après un silence.*

Donnez. (*St. Franc prend la lettre, rompt le tacket et la parcourt. Cette action porte Durimel à le fixer ; St. Franc ouvre ses bras tremblans, et s'écrie avec l'ame d'un père :*) Mon pauvre Charles !

DURIMEL.

Dieu !

ST. FRANC.

Embrasse ton père. (*Il s'appuie sur l'épaule de son fils, ils demeurent embrassés. Durimel met un genou en terre, se saisit d'une main de son père, qu'il baise avec une tendresse respectueuse.*)

DURIMEL, *avec joie.*

Mon père ! dans quel état ! . . . Grace au ciel, c'est vous. — Quel heureux moment !

ST. FRANC, *le relevant avec tristesse.*

Oublies-tu le moment qui doit le suivre ?

DURIMEL, *avec la plus grande réflexion.*

Oui, je l'oublie. — Je voulois vous voir avant

de mourir, et je bénis la faveur du ciel qui me permet, à ce prix, d'embrasser vos genoux.

ST. F R A N C.

Mon cher fils, — tu te sens donc la force de te soumettre à cette main invisible ?... Dis, conserveras-tu ce courage jusqu'au dernier moment ?

D U R I M E L.

J'y suis résolu, quoique mon cœur ait à regretter ; et si quelque trouble vient à l'affaiblir, ô mon père ! c'est de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

ST. F R A N C.

Ton père, malheureux, n'a plus que ce triste bienfait en son pouvoir : je ne te quitte plus : t'affermir, t'encourager, est un droit trop précieux pour le céder à personne. — Emploi cher et terrible, j'espère te remplir !

D U R I M E L.

Vous y serez, mon père !

ST. F R A N C.

Ignorest-tu que c'est moi qui donne le signal ? Tout déserteur a trouvé en moi un père ; je croyois te voir dans chacun d'eux ; et je t'abandonnerois ! et je perdrais le fruit du plus cruel apprentissage ! — Non : qu'il m'en coûte ta vie, — ton ame ne s'envolera sous l'œil d'un père, que pour se réfugier dans le sein d'un Dieu : c'est le père commun des hommes, mon fils, et toute ma tendresse paternelle n'est qu'une foible image de la sienne.

D U R I M E L.

Ah ! ce Dieu, dont j'adore la bonté, sait que j'ai plus d'une victoire à remporter. — Je vous retrouve, mon père ; à peine ai-je le tems de vous baigner de mes larmes, qu'une voix impitoyable m'appelle sur le lieu où ma fosse est déjà creusée.

ST. F R A N C.

N'outré pas tes regrets : un moment plus tard tu mourais loin de moi, et je vivois désespéré.

Vas , bénissons le ciel ; je sens toutes tes douleurs ; mais c'est ensemble qu'il nous faut apprendre à les surmonter.

D U R I M E L .

Il faut donc mourir ! . . . mais ce crime . . .

ST. F R A N C , *s'échauffant par degrés.*

La loi est générale , et la plainte inutile. — Si tu étois tombé sur le champ de bataille , tu serois mort sans regret : — mon fils , tu peux mourir en héros. Songes que ta mort sera plus utile que ta vie : ta mort retiendra sous les drapeaux de la patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour se trouver ensuite aussi malheureux que toi. En tombant , tu préviens leur perte , tu raffermis les colonnes de l'état. — Embrasse cette idée digne d'un citoyen , dis à toi-même : « Si j'ai trahi la » loi de mon pays , il n'aura rien à me reprocher. » La réparation aura été plus éclatante que la faute » même ».

D U R I M E L .

Je rappellerai mon courage qui chancelle. Mais qu'il est affreux de quitter la vie aux portes de la félicité ! lorsqu'un père , une amante . . . Le sentiment l'emporte , et je ne suis qu'un foible mortel.

ST. F R A N C .

Ce cœur paternel souffre en prononçant ces mots : mais quand les calamités de l'homme sont montées à leur comble , que tout échappe à ses mains , qu'il se trouve seul sur le bord d'un abîme inconnu , (*il prend Durimel par la main ,*) mon fils , connois-tu l'être qui console et qui se plaît à consoler le malheureux qui l'implore ?

D U R I M E L .

Dieu , mon père.

ST. F R A N C , *avec une noble chaleur.*

Sa présence nous environne , il entend , il recueille nos soupirs : — quand tu es sous son regard , connoîtras-tu le désespoir ? Et où peux-tu tomber ,

si ce n'est dans son sein ? Que gagneroit ton ame à s'irriter ? En te montrant rebelle , tu te rendrois encore plus malheureux. — Si tu as toujours été homme de bien , lève ce front abattu ; ayes la confiance d'un fils , et non la terreur d'un esclave. C'est au vil incrédule à trembler ; mais toi , qui vois au-delà de cette vie , tends les bras au père universel.

D U R I M E L.

Ah ! mon pere , que cette idée auguste est consolante pour mon cœur ! — Allons , demain je saurai ce que c'est de mourir.

S T. F R A N C.

Je resterais seul : qui de nous sera le plus infortuné ?

D U R I M E L.

Vivez pour les malheureux , pour leur servir de pere.

S C E N E

S T. F R A N C. , D U R I M E L. , V A L C O U R T.

V A L C O U R T.

Ecoute-moi , St. Franc , j'espérois en mon pere , je croyois pouvoir fléchir sa rigueur , obtenir du moins un délai ; mais il est inflexible , il a rebuté mes prières. — Major , nous pouvons le sauver , il ne tient qu'à toi d'y consentir.

S T. F R A N C.

Le sauver ! et comment ?

V A L C O U R T.

Ayes le courage de te prêter à mon projet. La garde est devant cette maison ; mais au bout du sentier qui mène à une porte de derrière , deux de mes gens affidés sont prêts avec ma chaise de poste ; ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire. (*Il présente un papier.*) Cette sauve-garde servira en mon nom de passe-port, — Choisis la route qu'il doit tenir.

S T. F R A N C.

O ciel ! que m'as-tu dit ? cruel ! que m'offres-tu ?... est-ce là ?... tu peux risquer ?...

VALCOURT.

Ne me parle pas des risques que je cours. — Je veux accomplir ce projet, tout hardi qu'il te paroît.

ST. FRANC, *pénètre.*

Tu me déchires l'âme. — Et qui peut t'inspirer une pitié si courageuse ?

VALCOURT.

Mon honneur. — On m'a accusé d'être son délateur, je me dois à moi-même de le sauver.

ST. FRANC, *le serrant dans ses bras.*

Mon ami, mon cher ami ! — tu ignores de quels traits tu viens de me frapper. J'admire ton âme : — va, je n'oublierai jamais ce moment.

VALCOURT.

En bien, profite-en : agis, si tu l'aimes. Mes armes, ce passe-port, ma livrée, tout lui assure une retraite prompte et facile : que délibères-tu ?

ST. FRANC.

Ah ! que de coups dans un jour ! — Tu connoistras ce cœur et quel sacrifice il sait faire ; — il s'agit ici plus que de ma vie... Ta chaise l'attend, dis-tu ? — laisse-nous en décider.

VALCOURT.

Que dis-tu ? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire ? — Crois-moi, les momens sont précieux. (*Il remet à St. Franc le passe-port et une bourse.*) Tiens, prends. (*A Durimel.*) et point d'adieux.

DURIMEL.

Arrêtez, homme généreux. Tout ce que je pourrois répondre est trop au-dessous de ce que je sens. — Mais je vous dois une entière confiance. — Je suis ici sur la parole d'honneur de votre ami ; dois-je l'engager à manquer ? Soyez mon juge ; — il est mon père.

VALCOURT, *avec la plus grande surprise.*

Ton père ! — Ah Dieu ! (*Après un moment de réflexion, il prend un parti décidé, et part avec la plus grande vivacité, sans dire une parole.*)

S C E N E V I I.

ST. FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *sertant son fils contre son sein.*

Ah! mon fils, combien ta générosité me rend ta mort douloureuse!

S C E N E V I I I.

ST. FRANC, CLARY, DURIMEL,
MAD. LUZERE.CLARY, *se dérobant à sa mère.*

Laissez-moi aller à lui : je ne l'ai pas vu depuis qu'il est malheureux.

DURIMEL.

C'est elle! ô mon cœur, affermis-toi.

ST. FRANC, *arrêtant Clary.*

Ma chère fille, ménagez, ménagez notre foiblesse ; — il a besoin de tout son courage.

CLARY, *à Durimel qui se détourne.*

Tourne donc les yeux sur moi, Durimel.

DURIMEL, *se précipitant dans ses bras.*

Clary! ô ma chère Clary!

CLARY, *après un moment de silence.*

Quel regard au milieu de tes larmes! — Que veut-il me dire? — Je perds la voix... Le ciel te rend-il à moi?

DURIMEL.

Va, bénis sa bonté : ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Ah! Durimel!... ta grace... est-elle accordée?

DURIMEL.

Oui... La plus grande que je pouvois obtenir du ciel ; — j'ai retrouvé mon père, le voici, — précipite-toi dans ses bras.

CLARY, *s'y jetant.*

Vous, son père!

ST. FRANC, (*la reçoit, lui rend ses embrassemens, et se détourne pour lui cacher ses larmes et dit à part.*) Titre précieux qui va bientôt s'effacer.

C L A R Y.

Vous êtes son père ? AH ! vous serez le mien ; mon cœur vous a nommé : vous le défendrez , vous le sauverez. — Je meurs s'il périt. — Mais qu'ai-je à vous dire pour lui ? la nature a parlé dans votre âme. — Qu'il va m'être doux de vous honorer , de vous chérir sous le double titre de père et de libérateur de mon époux ! — Vous vous taisez !

ST. FRANC, *pénétré.*

Chère enfant !

C L A R Y.

Hélas ! si je vous suis chère , assurez-moi qu'il ne périra point. — Et pourquoi faut-il donc qu'il meure ?

D U R I M E L.

Que mes juges s'appaisent ou deviennent inflexibles, ma tête est dévouée au malheur, et je ne puis plus aspirer à votre main ; c'est à moi à vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre sort du mien : — un homme plus heureux remplira la brillante carrière que je n'ai fait qu'entrevoir. — Ah ! je sens qu'il est des pertes plus sensibles que celle de la vie.

C L A R Y.

O paroles cruelles ! — Et c'est toi qui m'accables ainsi.... Non, tu ne le crois pas : — ai-je besoin de te le dire ? Non, ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de subir la mort ensemble ; mais garde-toi de penser que Clary puisse renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour, ton infortune m'en fait un devoir sacré.

D U R I M E L, *transporté.*

O mon père, mon père ! comme elle m'auroit aimé ! (*Il se jette aux pieds de Clary.*)

Mad. LU Z È R E, *les séparant avec tendresse.*

Arrêtez, mes enfans : mon cœur se brise entre
vous

vous deux. — Dans ces momens affreux, vos transports sont de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux, attendez ce que le ciel doit décider de vous, et respectez deux cœurs que vous déchirez.

D U R I M E L.

Madame, je saurai braver la mort, la recevoir d'un œil tranquille; mais ce cœur ne peut renoncer aux charmes qui lui étoient offerts; toutes les puissances de la terre et du ciel ne peuvent même l'affaiblir. — Que cette chaîne de jours fortunés vienne à se rompre, un d'eux, du moins, peut m'appartenir. — Vous m'aimez! J'ose vous en demander la preuve. — Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre? Je peux mourir en portant le nom de son époux. (*A madame Luzere.*) Ce nom heureux m'étoit destiné. — Ah! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

Mad. LUZERE, *se couvrant le visage.*

Ah! cruel!

D U R I M E L, *à son père.*

Vous aurez une fille si vous perdez un fils; elle vous tiendra lieu de moi. — Sur les bords de la tombe j'embrasserai le bonheur un seul instant, et j'aurai assez vécu.

C L A R Y, *dans le plus grand transport de la passion.*

O ma mère! je l'aime de toutes les forces de mon ame; j'unirois ses destinées aux miennes, quand l'univers ordonneroit son opprobre. — Donnez-lui ma main; c'est le ciel qui l'éclaire et qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise; . . . il a de nouveaux droits sur elle. Il est malheureux, — le ciel aura pitié de ces nœuds formés sous ses regards; les barbares les respecteront malgré eux; et n'oseront les briser sans frémir. — Oui, nous serons unis, cher Durimel! et malheur à qui osera nous séparer.

D

LE DÉSERTEUR,

DURIMEL, *au comble de la joie.*

Eh je ne suis pas heureux!... Et je me plaindrois encore! — O mort, tu peux frapper; j'ai connu l'amitié, l'ambur et la nature.

ST. FRANC, *à madame Luzère.*

Madame, on peut accomplir cet hymen. Le ciel ne défend pas l'espérance: c'est le trésor des infortunés: — Qui seroit assez cruel pour le leur ravir?

CLARY, *à St. Franc.*

Ah! qu'il m'est doux de vous nommer mon père!

ST. FRANC.

Mais... ô ma fille! en devenant son épouse, ce lien que vous allez former vous impose un devoir... c'est de respecter la paix de son ame; c'est de défendre l'abattement à votre cœur; c'est d'imiter son courage et sa constance; c'est de vous soumettre aux arrêts du ciel. Me le promettez-vous? à ce prix seul...

CLARY.

En lui donnant ma main, n'ai-je pas tout promis? tendresse, obéissance...

ST. FRANC.

C'est assez: (*A madame Luzère.*) Madame, que tout soit prêt. (*Il les serre entre ses bras.*) O mes enfans! laissez-le, chère Clary: — mon fils recevra le titre sacré d'époux. — J'ai besoin d'être seul avec lui. Laissez-nous; — les minutes sont des années.

CLARY.

Hélas! je ne le sais que trop, mon père: et je vous les sacrifie. (*Elle donne la main à Durimel.*) Ah!

(*Elle sort avec sa mère.*)

SCENE IX.

ST. FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *après un silence.*

Nous sommes seuls. — Ecoute-moi, mon fils, — tu touches au dernier terme de l'espérance qui appartient à la terre, et tu semble y voir encore le

bonheur attaché: tu vas paroître devant Dieu, quel sacrifice lui as-tu fait? Cet instant est peut-être le seul dont tu puisses disposer, et tu oses le donner à tout autre qu'à lui.

D U R I M E L.

Mon père, ce Dieu que j'adore, pourroit-il s'offenser d'un lien pur, formé sous son nom? Clary et moi nous le bénirons ensemble de nous avoir permis d'être unis comme frères, avant une séparation éternelle.

ST. F R A N C, *le prenant par la main et lui lisant dans les yeux.*

Mais s'il falloit mourir à l'heure même, sans lui parler, sans la voir; si la voix redoutable t'appeloit pour subir ton arrêt, — dis, — ton courage ne fléchiroit-il pas? Marcherois-tu en chérissant ton père, en adorant le ciel?

D U R I M E L.

Cette loi me seroit dure, je l'avoûrai: mais s'il falloit obéir... Si votre bouche l'ordonnoit... Si tel étoit mon sort...

ST. F R A N C.

Eh bien?

D U R I M E L.

On me verroit gémir; mais me soumettre à l'arrêt le plus cruel.

ST. F R A N C.

Tu viens de le prononcer, et j'en crois ta promesse. — Il faut me suivre, mon fils; — échappons-nous sans bruit de cette maison; évitons l'inutile désespoir de ces femmes que j'ai éloignées, et qui rendroient ta mort plus amère et plus douloureuse. Tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux. — Marchons. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

D U R I M E L.

O ciel! mon cœur est brisé.

ST. F R A N C, *se retournant.*

Me suis-tu?

D U R I M E L.

Un instant, mon père, un instant.

S T. F R A N C.

Tu hésites ? ton courage foiblit ? — Ce que tu viens de promettre étoit trop au-dessus de toi.

D U R I M E L.

Oui, sans doute ; — mais je ne succomberai point. O Clary ! ô mon père ! Puisqu'il le faut, allons. — Saisissez-vous de ces mains tremblantes. . . . Arrachez-moi de ces lieux. . . . Oui, je veux la rapporter cette terrible victoire. (*Il avance du côté de la porte.*)

S T. F R A N C, *arrétant son fils.*

C'en est assez, mon fils, demeure. . . . Le maître qui veille sur toi n'en demande pas davantage, le sacrifice est fait. = Tu as encore douze heures à toi ; tu reverras Clary, ta main sera unie à la sienne, mais songe qu'en ces momens terribles, le nom d'époux n'est qu'un titre qui doit te la rendre encore plus respectable.

D U R I M E L.

Il semble à mon cœur que vous lui redonniez la vie. — Je la reverrai. . . . je n'ai plus à me plaindre. (*Avec fermeté.*) Dès que ces instans seront écoulés, vous me verrez reparoître sans crainte : vous me trouverez prêt à vous suivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, et votre fils sans pâlir. . . .

S T. F R A N C.

N'achêves pas : je vois que nos ames s'entendent ; je lis dans tes regards la fermeté de la tienne. . . . Allons, mon fils, jouis de la félicité pure qui peut encore t'appartenir, et ne parlons de l'heure funeste qu'au moment où elle doit sonner. (*Ils sortent en se tenant embrassés.*)

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

Le Jour commence à paroître : on voit deux flambeaux posés sur une table ; les bougies sont presque consumées ; Clary est endormie sur un fauteuil , entre les bras de sa mère , qui a veillé toute la nuit près de sa fille , et qui semble abîmée dans sa douleur. Durimel est assis auprès de Clary ; il lui tient la main ; il a les yeux fixés sur elle ; il exprime par quelques regards et par quelques soupirs l'état de son ame ; il prononce même quelques mots mal articulés ; il abandonne la main de Clary , se lève , s'éloigne d'elle et la contemple à diverses reprises.

MAD. LUZERE, CLARY, DURIMEL.

D U R I M E L.

Ses yeux appesantis et fatigués de pleurs , cèdent enfin au sommeil. — Repose , innocente épouse , endors tes maux. — Que je crains son réveil ! qu'il sera douloureux ! — Si je pouvois m'échapper... J'ai entendu passer les compagnies : — quoi , déjà ? — Comme les heures se sont rapidement écoulées ! — Le tems semble se hâter ; — mon père va paroître. — Chère Clary !... Hélas ! nous n'avons plus qu'à nous séparer : — Il faut nous sauver à tous deux un trop cruel adieu.

Il fait un mouvement pour s'éloigner , il regarde encore Clary , puis faisant un effort violent , il met ses deux mains sur ses yeux et va du côté de la porte.

C L A R Y , en songe.

Durimel ! Durimel !

DURIMEL, *saisi d'un frémissement revient sur ses pas , retourne à Clary , et dit , à voix basse.*
Elle s'égare dans un songe trompeur. — Ses lèvres

34 LE DÉSERTEUR,

mésourient... — Il faut la quitter! hélas! ai-je assez souffert? — Mon Dieu, pardonne ce murmure; je touche au moment où l'ame la plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi, Dieu puissant. (*Après un silence.*) Sentimens délicieux, avec lesquels simpatise mon être, amour, amitié, charme inconcevable, c'est vous que je regrette. (*Clary pousse quelques accens sans suite.*) Comme elle paroît agitée?

CLARY, toujours en songe.

Vous êtes son roi... vous êtes un Dieu, maître de sa vie... Mon époux... Sa grace... Que je l'obtienne... Ou je meurs. (*Elle jette un cri et s'éveille; Durimel se jette à ses genoux et les tient embrassés.*)

Mad. LUZERE.

Ma fille!

DURIMEL.

Trop tendre épouse!

CLARY, revenant à elle.

Où suis-je? Ah! malheureuse! ce n'est qu'un songe. — Je croyois être aux genoux de ton roi, que tu m'as dit si aimé, si bienfaisant; j'implorais ta grace... je l'avois obtenue. — Durimel, non je ne puis le croire, tu ne mourras point. — Ce présage heureux...

Mad. LUZERE.

Ah Dieu! pourrois-je soutenir?...

DURIMEL, tenant la main de Clary.

Clary... Je ne peux lui parler. Ah! malheureux!...

CLARY.

Non, tu ne périras point. (*Elle se lève.*) Dieu ne voudra pas que tu meures. — Non, tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Clary, ménage ton espoir et tes pleurs. — Je crains moins de mourir, j'ai connu ton ame. — N'augmente point nos peines. Ecoute: mon père va rentrer, je dois paroître avec lui devant mes juges,

mais avant, nos entretiens doivent être secrets. — Laisse-moi l'attendre seul. — Ah ! Clary, retiens donc ces larmes qui me déchirent le cœur.

C L A R Y.

Et puis-je commander à mes larmes de ne point couler ? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre ?
(*St. Franc entrouvre la porte et se retire aussitôt.*)

D U R I M E L, *qui a aperçu son père.*

Madame ! . . . Ah ! ma mère ! séparez-nous.

C L A R Y.

Que je te quitte, cruel !

D U R I M E L, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour, laissez-moi seul, dérobez-vous toutes deux. . . . Madame, emmenez-la.

C L A R Y.

Je te laisse ; il le faut : — mais avant, dis-moi, espères-tu ? — Réponds. . . ne me trompes pas.

D U R I M E L.

Et quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir ? Ce cœur le nourrit encore. — Va, le ciel peut être apaisé.

Mad. L U Z E R E.

Mon enfant, viens l'implorer ; il n'est pas inexorable.

C L A R Y, *veut parler, se retient, et cédant à sa mère, dit en s'en allant.*

Ma mère. . . . Ah ! comme je vais l'invoquer.

S C E N E I I.

D U R I M E L, *seul.*

Je tremblois qu'elles ne restassent. . . Il me semble avoir entrevu mon père, qui s'est arrêté sur le point d'entrer. — Allons, mon ame affermis-toi ; voici le moment. — Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus qu'une ombre qui va s'effacer. (*St. Franc entre.*) Je ne me suis pas trompé.

56 LE DÉSERTEUR,
SCÈNE III.

ST. FRANCOIS, DURIMEL.

ST. FRANCOIS.

J'attendois leur départ ; — donne-moi ta main. — Bon, elle ne tremble point. — Tu sais que je te viens chercher.

DURIMEL.

Je vous attendois plutôt. — Sont-ils prêts ? — Ne manque-t-il plus que moi ?

ST. FRANCOIS. —

Le régiment est sur la place ; et le détachement est là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon père, épargnez-vous ce spectacle affreux. Mon cœur tremble pour le vôtre.

ST. FRANCOIS.

Ne songe pas à moi. — L'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Cette fermeté dont se pare votre cœur, est une vertu bien terrible.

ST. FRANCOIS.

Et nécessaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne sera pour moi qu'un instant. C'est vous qui souffrirez, et long-tems. — Allons, — il faut paroître devant ce Dieu, dont la clémence embrasse dans son sein routes les créatures. — Vous m'êtes tout après lui, bénissez-moi, et que le ciel ratifie le pardon qu'un père va donner en son nom.

(Il met un genou en terre.)

ST. FRANCOIS.

Je te bénis, mon fils ; que Dieu t'ouvre son sein, comme ces bras te sont ouverts. (Il le presse contre son cœur.)

DURIMEL, après s'être relevé.

Ce cœur se sent plus assuré, plus fort. Allons,

mon père, partons. (*Il avance vers la porte.*)

ST. F R A N C.

Arrête, mon fils, arrête. — Honneur !... Cruel honneur ! quoi ! je te laisse périr et je puis te sauver ? — Voilà le passe-port, les gens de Valcourt attendent encore nos ordres....

D U R I M E L.

Ah ! mon père ! Que dites-vous ?

ST. F R A N C.

Ignorez-tu combien ta vie m'est chère ?

D U R I M E L.

Ignorez-vous combien votre honneur m'est précieux ?

ST. F R A N C.

Ah ! la nature me crie....

D U R I M E L.

Imposez-lui silence. — N'est-ce pas sous la foi promise, sous le sceau des sermens que ma personne vous a été confiée ?

ST. F R A N C.

Oui.

D U R I M E L.

Le sacrifice de l'honneur n'est pas en notre pouvoir. — Il falloit vous recuser ou vous devez achever.

ST. F R A N C.

Ah ! mon fils ! je suis un homme foible, mais je veux l'être. Mon cœur me l'ordonne, je n'écoute plus d'autres loix. — Viens, et sauve-toi.

D U R I M E L.

Mon père, vous avez donné votre parole ; c'est moi qui me charge du soin de la dégager. — Je souffrirai la mort, et non pas votre opprobre. Allons.

ST. F R A N C.

Mon digne fils ! (*Ils remontent le théâtre.*)

ST. FRANÇ, DURIMEL, MAD. LUZERE,
CLARY.

CLARY, *avec force*

Où allez-vous ? — Où le conduisez-vous ? Pensez-vous me tromper encore ? — Ne sais-je pas le sort qui l'attend ? J'ai ranimé mes forces, je revole ici pour le défendre. (*A Durimel.*) Tu voudrais m'échapper pour courir à la mort. — Et c'est vous, vous, son père, qui l'y conduisez ?

DURIMEL.

Chère Clary, laisse, laisse, ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets. . . . Il faut se séparer.

CLARY, *se jetant dans ses bras.*

Nous séparer ? Ah cruel ! — Voudront-ils t'arracher de mes bras ? L'oseront-ils ? Non, mon désespoir touchera leurs cœurs ; j'attendrirai leurs âmes féroces : — tremblez, vous qui osez disposer de sa vie, tremblez d'outrager l'amour et la nature ! mes cris vous poursuivront, mes cris accuseront votre insensibilité, vous fremirez de honte ou de pitié.

DURIMEL, *éperdu.*

Ah, Dieu ! chère Clary ! mon père. —

ST. FRANÇ.

Ma fille est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

CLARY, *au désespoir.*

Si mon époux périt, que m'importe le reste du monde. Vous ne me ferez jamais résoudre à ce sacrifice affreux. — Tant de constance ne m'appartient pas : ma foiblesse est ma seule vertu. — Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante ? Ne l'aimez-vous pas autant que moi ?

ST. FRANÇ.

Ma fille, me prepares-tu un nouveau genre de tourment ? — Tu ne peux m'entendre. — Ne suis-je

plus son père ? Eh ! qui peut veiller sur lui avec tant d'amour ? — Ma fille, commande à tes douleurs.

D U R I M E L.

Chère épouse ! tu portes le poignard dans les blessures d'un père qui nous aime.

C L A R Y , à *St. Franc.*

Pardonnez au désordre de mes paroles, je ne me connois plus... Mes transports s'adressent au ciel comme à vous... Mais quel papier dans vos mains ? — Si c'étoit sa grace !

ST. F R A N C ; *cachant son trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être. — Mais quoique le ciel en décide, laisse-nous... (*La prenant par la main, et l'emmenant sur le bord du théâtre.*) Ma fille, ma chère fille ! Mes larmes, mes dernières larmes couleront-elles en vain ? Ecoute un vieillard ; laisse-lui remplir les devoirs les plus sacrés. Ils lui sont imposés par la nature, par l'honneur ; — ce moment doit être celui de leur triomphe. — Demeure, je te rejoins ici.

C L A R Y.

Avec lui, mon père ?

D U R I M E L , *s'éloignant.*

Adieu, Clary.

C L A R Y , *se retourne et jette un cri.*

Il m'échappe ! — Laissez-moi, laissez-moi le voir encore un moment ; laissez-moi mourir à ses côtés. — Je ne le reverrai plus. — Malheureuse ! — Durimel ! — Durimel !

ST. F R A N C , à *Mad. Luzère qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez sur elle, arrêtez ses pas.

C L A R Y , *tombant dans les bras de sa mère.*

Je me meurs.

ST. F R A N C , *s'arrêtant un moment auprès de la porte.*

Hélas ! mon fils ! — De quel côté allons-nous sortir ?

DURIMEL, *prenant la main de son père.*

Venez, mon père, je vous montrerai le chemin, et rien ne pourra m'en détourner.

S C E N E V.

CLARY, MAD. LUZERE.

CLARY.

Et vous, ma mère, vous êtes aussi leur complice!
— Où va-t-il, mon époux? Quoi! son père... Non, il n'est pas possible. — Où va-t-il? répondez-moi.

Mad. LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O ma chère Clary! épargne-moi: est-ce moi que tu forces à te consoler? Ah! mon cœur a trop de ses maux; et je ressens tes douleurs et les miennes. Ménage une mère, et tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas! qui prendra donc pitié de mes tourmens? ils sont inexprimables. Ma mère ne m'entend plus, ne me console plus: tout s'obscurcit autour de moi.
— Ah! secourez-moi... je crois que je meurs aussi. (*Elle s'évanouit.*) (*Le bruit du tambour la fait tressaillir avec force, elle se relève précipitamment.*)

Dieu! qu'entends-je? quel son frappe mon oreille?
— Ma mère, entendez-vous ce bruit formidable?... Seroit-ce?... Ah! — (*Rapidement.*) La place s'aperçoit d'ici, j'y vole; je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes cris, ... mes derniers adieux....

Mad. LUZERE.

Arrêtez... Non... arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement mortel.*

Que je m'arrête!... Ah ciel! vous m'avez tout dit. — Il n'est donc plus d'espoir.

Mad. LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée! — Notre seule ressource est d'élever au ciel nos mains impuissantes,

C L A R Y.

On l'abandonne, on le laisse périr, et l'on m'empêche encore d'aller à lui! Tous mes sens sont glacés: — je crois voir le bandeau fatal sur son front... Moment terrible! (*On bat un ban.*) Le bruit cesse. — Quel silence lugubre! épouvantable! — Durimel! tu n'es donc plus? (*Elle tombe à genoux, les mains tendues vers le ciel.*)

Mad. L U Z E R E.

O ma chère Clary! ouvre la paupière; sors de cet accablement affreux. — Ne suis-je plus rien pour toi? Je n'ai qu'un enfant, elle est toute ma consolation sur la terre, et l'ame de ma vie m'abandonne!

S C E N E V I et dernière.

CLARY, Mad. LUZERE, ST. FRANC,
DURIMEL, VALCOURT.

V A L C O U R T.

Le voici, le voici. — O famille respectable! jouissez de votre bonheur; il a sa grace.

Ensemble. } Mad. L U Z E R E. . Mon fils!
 } C L A R Y. Mon époux.
 } D U R I M E L. . . . Ma femme!

ST. FRANC, *montrant Valcourt.*

O mes amis! voilà notre bienfaiteur.

Mad. LUZERE, *se jettant à genoux.*

C'est à vos pieds qu'il faut nous prosterner.

C L A R Y, *en même tems que sa mère, en imitant son action.*

O mon dieu tutélaire.

V A L C O U R T, *les relevant.*

Je ne suis qu'un homme sensible; mais voici deux héros.

Mad. L U Z E R E.

Comment se peut-il?

Hier au soir, honteux d'avoir autorisé par mes étourderies, les odieux soupçons qu'on vous avoit fait concevoir, j'avois résolu de le sauver : sa fuite étoit assurée ; un passe-port, ma chaise, ma livrée, tout étoit prêt ; il a tout refusé ; et l'honneur de son père lui a paru préférable à la vie. Frappé de tant d'héroïsme, je n'ai plus écouté que le cri de la pitié. Aussi prompt que l'éclair, je vole au quartier-général, je me précipite aux genoux du héros de la France. Le nom de St. Franc, je l'avoue, a plus fait que mes véhémentes sollicitations. J'ai tout obtenu de ce guerrier sublime et compatissant. — J'ai redoublé de vitesse pour hâter mon retour, et chaque instant de retard glaçoit mes sens. J'arrive au moment où l'on assemble les troupes ; je résiste au violent désir de vous rendre tous à la vie : je prends mon rang, j'étois sûr du cœur de St. Franc : j'ai voulu que mon père même admirât ses vertus, et qu'elles servissent à justifier la hardiesse de ma démarche. — Nous arrivons sur la place : — quel spectacle s'offre à nos yeux ! — Je l'ai vu ce brave jeune homme traverser les rangs d'un pas égal et tranquille. — Ce digne père paroissoit être la victime. Nos officiers le connoissoient humain et généreux, mais personne ne savoit à quoi attribuer tant de tendresse pour cet infortuné. — Il l'embrasse vingt fois à nos yeux ; enfin, s'arrachant de ses bras et remplissant son terrible devoir, il défend aux soldats, sous peine de la vie, de crier grace. — Mais aussi-tôt, d'une voix altérée, il nous appelle, il s'écrie, les sanglots à la bouche : « Non, vous » n'exigerez pas que cette main tremblante donne » le signal de son trépas : la nature l'emporte et » m'arrache mon secret. Blâmez-moi d'embrasser » la cause de tous ces infortunés... Celui que vous » voyez, ... apprenez tous qu'il est mon fils...

« oui, mon fils. — Frappez deux victimes ». Il se jette dans ses bras, il le presse sur son sein, il ne peut s'en séparer. — Ah Dieu ! j'ai vu tous les visages pâlir, tous les yeux verser des pleurs. Mon père, frappé d'admiration, lui a dit : « Pourquoi nous avoir caché ce fatal secret ? J'aurois tout fait pour le sauver ». — Il l'est, me suis-je écrié en me jetant dans ses bras, voilà sa grâce : que ce soit de vous qu'il la reçoive. — Les officiers, les soldats, le peuple, tous ont répondu par un cri de joie, jugez de celle qui remplit mon cœur. J'ai sauvé deux héros, j'ai rendu la vie à une famille respectable, et j'ai reconcilié mon père avec mon ami.

Mad. L U Z E R E.

O digne jeune homme !

ST. F R A N C.

Mon ami !

D U R I M E L.

Mon bienfaiteur !

C L A R Y,

Comment pouvons-nous acquitter ? ...

V A L C O U R T.

Vous ne me devez rien. — Quand un français entreprend une bonne action, le bonheur de réussir est sa plus glorieuse récompense.

Quiana
F I B





5-1-1912

